

Le Dépôt ne paie pas de mine, mais son nom est aujourd'hui connu dans le monde entier. Quand il ouvre ses portes, en octobre 1998, personne ne sait qui en est le propriétaire, contrairement aux autres établissements du Marais, qui appartiennent souvent à des figures connues du milieu gay. Et il apparaît à un endroit stratégique du centre de Paris: rue aux Ours, à l'angle du boulevard de Sébastopol, à la jonction du Marais et des Halles. Il a comme voisin le show-room de Thierry Mugler. Jean-François Chassagne, président du Syndicat national des entreprises gay (Sneg), se souvient: «Il n'y a pas un seul entrepreneur gay qui pouvait prendre un tel risque commercial. Le Dépôt a coûté 11 millions de francs à l'achat. Après travaux, on estime l'investissement à 15 millions de francs [2,3 millions d'euros]. C'est une entreprise dominante.» Le succès est immédiat. Deux mille personnes par nuit le week-end, quelques centaines en semaine; à 10 euros l'entrée, c'est le jackpot. Le Dépôt, dirigé par Alain Calleeuw, fait main

faire un tarif unique, non?» Yasmine a eu tout le loisir de comprendre le fonctionnement du club. Une grande partie des Beurs et des Blacks ne payent pas. «Les gens n'ont pas de thune, ils ne consomment pas, poursuit Yasmine. Ce n'est pas grave parce qu'on se rencontre en se taxant des clopes. Mais il est clair que des mecs distribuent des pass, surtout aux Beurs. De toute façon, il faut que je fasse abstraction du lieu pour draguer. Quand j'arrive, je dois rencontrer un mec tout de suite, sinon je repars. Si je reste, je commence à réfléchir, je ne vois que la pisse, la merde, j'ai même peur de m'adosser au mur dans les cabines. Donc, moi, je baise tout de suite ou pas du tout.» Pour Olivier, un autre client, Le Dépôt attire les plus jeunes et les plus beaux mecs de Paris, c'est indéniable, même si, parfois, la situation devient incontrôlable: «Le vendredi soir, la soirée Total Beur est pleine à craquer. Les mecs sont très prolo banlieue, parfois assez violents, parce qu'ils ne s'identifient pas toujours à des gays. Le machisme est réel.» Sur ce point, Yasmine est d'accord: «Le

Dépôt, c'est dans le Marais, il y a des pédés, mais ce n'est pas le Marais. Je crois même que les Parisiens vraiment pédés y vont moins, parce que se retrouver dans une cabine avec un Beur ou un Black qui ne baise pas vraiment, qui ne sait pas vraiment y faire, c'est prise de tête pour les pédés affirmés.»

**YASINE: «AU DÉPÔT, IL Y A BEAUCOUP DE BEURS ET DE BLACKS, C'EST LE BON CÔTÉ. LE MAUVAIS CÔTÉ, C'EST QUE C'EST CRADE ET LAID. LA DÉCO ET LA MUSIQUE SONT EFFRAYANTES.»**

basse sur le commerce sexuel gay et devient la cible de ceux qui dénoncent le retour à des pratiques non safe. Il n'y a pas un seul club équivalent en Europe de par la taille et la fréquentation. «Au départ, c'était le Carrefour gay. Aujourd'hui c'est Leader Price», raconte Yasmine\*, un client fidèle. Pour lui, le Dépôt a régressé: «J'y vais en semaine, avant minuit, parce que les mecs qui m'intéressent prennent le RER assez tôt pour rentrer chez eux en banlieue. Il y a beaucoup de Beurs et de Blacks, c'est le bon côté. Le mauvais côté, c'est que c'est crade et laid. La déco et la musique sont effrayantes, il y a des pancartes partout. Il suffit de voir le vestiaire, tout est comptabilisé: tel prix pour le parapluie, pour le sac, ça serait quand même plus simple de

#### UNE PRÉVENTION DÉFAILLANTE

Dans cet établissement hors norme, la prévention n'a jamais été le point fort. Pourtant, les associations ont mis beaucoup de temps à s'attaquer au Dépôt, considéré comme le lieu phare de la «convivialité intérieure» (jargon associatif pour dire bordel). Pendant longtemps, Aides a considéré que la propreté et la prévention dans les deux backrooms de l'établissement étaient exemplaires, au point de faire réaliser un calicot qui est resté accroché un temps à l'entrée. Très vite, la réalité montrera le caractère paradoxal d'un tel soutien. Autre donnée importante, Le Dépôt avait développé dès son ouverture des relations tumultueuses avec le Sneg. Dans ce climat de compétition

et de haine commerciales, les encouragements à la prévention étaient relégués au second plan. Il faut attendre la menace d'une fermeture formulée par l'administration, lors d'une réunion, le 6 mars 2002 – à laquelle assistaient des membres de plusieurs associations de lutte contre le sida, et des représentants de la Direction générale de la santé (DGS) et de la Ddass – pour que le Dépôt accepte enfin de multiplier le nombre de Pipe Life, des distributeurs de capote et de gel. À l'époque, la deuxième version de la Charte de responsabilité vient d'être adoptée. Ce document, qui a pour objet de définir les engagements des adhérents du Sneg face à l'épidémie de sida et autres infections sexuellement transmissibles (IST), renforce les obligations des établissements dans ce domaine: désormais, des distributeurs doivent être installés dans les parcours sexuels (on ne se contente plus de la capote distribuée à l'entrée) et l'accent est mis sur l'hygiène et la propreté des locaux. Alain Calleeuw, le directeur, installe alors des distributeurs de capotes et de gel dans les sous-sols. Il semble décidé à jouer le jeu de la prévention. Enfin, en partie. Car tout est fait pour ne pas respecter les engagements. Dans le cadre de la Charte, en effet, les représentants associatifs d'Act Up-Paris, Aides ou Sida Info Service visitent «à l'improviste» les établissements signataires. Problème, ces militants sont presque tous connus des employés du Dépôt. Yohan\*, un ancien barman qui y a travaillé pendant deux ans, actuellement en procès avec la direction, se souvient: «Il y avait des appels de lumière dès que quelqu'un du Sneg ou un militant arrivait. À ce moment-là, il fallait nettoyer tout de suite et mettre des capotes dans les Pipe Life.» Hervé Baudoin, référent gay de Sida Info Service, confirme: «Je l'ai encore remarqué lors de ma dernière visite. Dès qu'on arrive, le mec à l'entrée téléphone et, le temps qu'on descende, ils se mettent tous à nettoyer.» De même, dès que les militants associatifs sont dans les parages, les backrooms sont rallumées, selon les vœux de la Charte... Autrement, elles sont dans le noir complet. Quelle est l'efficacité réelle de la Charte de responsabilité si elle est évaluée dans ces conditions? Autre faiblesse, les programmes de formation à la prévention destinés au personnel. Philippe\*, qui a été barman pendant deux ans au Dépôt, témoigne: «Je sais que l'intention